

*Comme il allait passer la grille, son regard fut accroché  
par une silhouette de jeune fille.*

(p. 4940)

C. I.

LIVRAISON 633

et de la...  
de sang; n...  
tasse. ignore tout...  
si mysticisme...

Aussi Jacques Valbert ne fit-il aucune difficulté pour répondre :

— Jacques Valbert, rédacteur à l'« Europe » et ma femme...

— Et vous êtes venu dans notre pays à point nommé pour assister à la révolution qui libérera le malheureux peuple russe...

Jacques Valbert jeta les yeux autour de lui.

Il n'ignorait pas que, dans toute l'étendue de la Russie, la délation et l'espionnage avaient droit de cité et que la mystérieuse « Okrana » (la police secrète du tzar) avait des yeux et des oreilles partout. Les propos de Razveev lui semblaient, proférés en pleine rue, bien imprudents.

Celui-ci devina sa pensée :

— Nous sommes seuls dans l'avenue, dit-il; de plus, je suis immunisé. J'ai déjà tâté de la forteresse Pierre et Paul, à « Piter », et, maintenant, l'on me laisse à peu près tranquille, car l'on me considère comme un rêveur sans conséquence...

— Monsieur, répondit Jacques Valbert, je suis d'autant plus heureux de vous rencontrer, qu'ici même, il y a quelques jours, un de vos compatriotes, un journaliste, m'assurait que nous perdions notre temps, nous autres occidentaux, en nous apitoyant sur le sort du peuple russe et que, de plus, toutes les tentatives de révolte ou d'émeutes échoueraient sous une répression impitoyable...

— Peut-être, dit l'autre, la répression sera-t-elle impitoyable; peut-être des milliers de nos frères paieront-ils de leur vie leurs aspirations à une vie meilleure; peut-être ne triompherons-nous pas du premier coup et, pour ce faire, la Russie sera sans doute à feu et à sang; mais celui qui vous parlait ainsi, quoique russe, ignore tout de notre peuple... Il ne sait pas quel mysticisme est en

lui; il ne sait pas qu'il est prêt à donner sa vie pour le triomphe de son idéal et comme tous les satellites du pouvoir, il méprise l'intelligence du peuple...

— Oui... c'est bien cela, dit Jacques Valbert.

— Je le connais, dit Razveev, tout en ignorant son nom: il est légion. Tous ceux qui vivent autour du gouvernement ou autour des riches sont ainsi. Pour eux, le moujik n'est qu'une brute, qu'un serf taillable et corvéable à merci.

« Ils ne se demandent pas s'il a une âme comme toutes les créatures humaines; ils ne se demandent pas s'il a des désirs, des aspirations à une vie meilleure...

« Ils l'exploitent et cela leur suffit...

— Je crois que vous êtes dans le vrai, monsieur... Et peut-être doit-on voir en la destitution du prince Galitzine qui était l'un des plus acharnés ennemis de l'intelligence du peuple, quelque signe des temps nouveaux...

— Peuhl!... fit le russe. Ils ont cédé à une pression occidentale. Ils ne veulent pas paraître des barbares... Le fait que les puits de pétrole qui ont brûlé appartiennent à des firmes suédoises, comme celle de Nobel, ou anglaises ou américaines, les a fait confier la direction générale des troupes du Caucase à un européen, le prince Louis Bonaparte; mais croyez-vous vraiment que le changement est profond dans leur esprit...

« Ils sont incurablement frivoles!... Et peut-être, comme votre roi Louis XV, alors que l'horizon se chargeait de nuages, faisant pressentir votre grand mouvement de 1789, se disent-ils : « Cela durera bien autant que nous... »

« Et aussi, ils savent que le peuple russe est très lent dans son évolution; ils savent qu'ils ont toujours, depuis Pierre le Grand, dû lutter contre des émeutes, des révoltes et qu'ils se sont, malgré tout, maintenus et **ils croient** que cela durera toujours...

« Ils croient en l'efficacité des répressions sanglantes; ils sont trop peu cultivés, malgré leur vernis, pour savoir que, comme l'ont admirablement dit les Jésuites: « la persécution est le coup de vague qui pousse au port! » ils ne savent pas, malgré le grand exemple du christianisme, que le sang des martyrs fait germer plus sûrement la doctrine qu'on veut étouffer, que la tolérance... »

Jacques Valbert et Solange écoutaient l'homme avec une grande attention. C'était la première fois que, sur le sol russe, ils se trouvaient en présence d'un théoricien de la révolution et ses paroles leur causaient une violente surprise...

— Oui, continua Razveev qui semblait tout heureux d'être écouté avec tant d'attention : ils ont mitraillé sur la Perspective Newski, l'autre mois, des milliers de martyrs; ils en ont envoyé d'autres en exil; d'autres pourrissent dans leurs terribles forteresses: mais la révolution est en marche et rien ne l'arrêtera plus désormais...

« Voyez-vous, ils disaient d'un air moqueur : « le peuple russe, ils ne marchera que lorsque ses icônes et ses popes seront eux aussi devenus révolutionnaires.. Et les popes, le grand pape Gapone, dont vous avez certainement entendu parler, un martyr celui-là, aussi, ont marché devant cette foule, sans armes, portant des drapeaux et des icônes, pour réclamer du pain et la liberté... »

Le Russe se tut un instant; à l'évocation de ce terrible souvenir, il semblait en proie à une violente émotion :

« Oui, ils ont eu peur... parce que les popes, eux aussi, devenaient révolutionnaires et ils ont cru qu'en arrêtant quelques-uns d'entre eux, qu'en tuant les autres, c'était fini... »

« Froidement, sur cette foule désarmée, qui chantait des hymnes, ils ont fait charger la cavalerie; puis ils

ont fait balayer la Perspective Newski par des mitrailleuses...

« Des milliers de morts!... Je me demande quelles sont leurs nuits...

« Et aujourd'hui, c'est Odessa... et Cronstadt!... Les ports... Concevez-vous, monsieur, ce qu'est la révolution dans un port?... surtout, pour un pays aussi immense que la Russie et qui a si peu d'ouvertures sur la mer...

« A Odessa, ce sont les greniers à blé en flammes; les transports qui ne partent plus; les navires étrangers qui apportent sa subsistance à la capitale, font demi-tour... C'est la famine, monsieur!

— Quelle épouvante! murmura Solange.

— Et ce n'est pas tout! Je reviens de Cronstadt et les marins m'ont donné une spectacle inoubliable...

« La flotte, monsieur, cette splendide flotte russe, que votre président a passé en revue il y a quelques mois, aux côtés de notre tzar, si fier de lui montrer la discipline, les ressources de son empire!

« Ah! la discipline de la flotte russe, monsieur, laissez-moi rire!...

« Les matelots de la Garde ont mis eux-mêmes le feu aux magasins d'approvisionnements; les soldats, les marins des cuirassés ont fait passer leurs officiers en jugement et instauré un soviet des marins...

« Avant-hier, à cinq heures, la moitié de Cronstadt avait été décimé par les flammes, sans qu'aucun secours fut possible: le plus grand port militaire de la Russie, son unique arsenal, n'existent plus!...

« L'île entière semblait en flammes... Les habitants, affolés, payaient le passage sur un navire un prix exorbitant. Certains offrirent dix mille francs pour une traversée qui coûte cent sous!

« Monsieur, je salue la France, car c'est au son de

« La Marseillaise » que les marins russes se sont révoltés...

« Et les canons du cuirassé « Potemkine », l'une des plus belles unités de l'armée navale russe, répondent aux cosaques qui tirent le canon de Peterhof, ou de la rive...

Razveev se tut. Solange et Jacques Valbert, le cœur serré, n'avaient pu interrompre leur interlocuteur.

Oui, la situation semblait grave. Mais comment la presse n'en avait-elle pas parlé... Valbert posa la question au Russe.

Celui-ci se mit à rire :

— N'est-ce pas naturel?... Cette fois, les événements sont trop graves, pour qu'on puisse se faire gloire d'une répression qui portera sur une si importante fraction du peuple russe... Ce n'est plus seulement le moujik !

« Dix mille soldats d'infanterie de marine ou matelots ont exécuté leurs officiers, pillé un arsenal, se sont emparés d'une flotte et comment pourrait-on dénier à ce fait une importance redoutable?...

— Redoutable pour l'issue de l'emprunt russe en France, dit Jacques Valbert.

— Vous l'avez dit, cher monsieur... Et pour bien d'autres choses encore. Mais vous le voyez, excusez-moi de cette longue dissertation, ce n'est pas une révolte, comme a dit, je ne sais qui, en 1789, chez vous, c'est une révolution ! Monsieur, je vous salue et j'aurais peut-être l'honneur de vous revoir à Paris, après le triomphe de la révolution!...

Il souleva sa toque d'astrakan, s'inclina devant la jeune femme et s'en fut d'un pas alerte.

— Razveev!.. murmura Jacques Valbert, c'est un nom dont il faudra se souvenir. Je serais bien étonné si cet homme ne jouait pas dans la révolution qui vient un grand rôle!...

Solange frissonnait.

— Est-il vraiment nécessaire que nous nous enfoncions davantage dans cette Russie maudite, murmura la jeune femme ?

— Ma chérie, nous n'avons rien à craindre... Mais d'ailleurs, je crois qu'il est, en effet, inutile, que nous prolongions notre séjour dans ce pays. Je vais télégraphier, en chiffre, car je crains qu'autrement, cela ne passe pas, les nouvelles importantes que je viens d'apprendre. Puis nous retournerons par la Pologne et l'Allemagne.

Le sourire revint sur les lèvres pâles de Solange.



Quelques jours plus tard, les jeunes époux arrivaient sans encombre à Varsovie. Mais là, encore, le spectre de la révolution devait les poursuivre.

Ils étaient depuis deux jours à peine dans la capitale de la Pologne quand se produisirent les sanglants événements de novembre.

Cela débuta par la grève des transports. Les employés des chemins de fer et celle des mariniers de la Vistule éclatèrent en même temps, si bien que la ville se trouva coupée de toutes ses communications avec le reste de l'empire.

Et, malgré les ordres du gouverneur, des cortèges, des manifestations se produisirent en même temps dans tous les coins de la ville.

Tous les partis de gauche, des catholiques libéraux aux anarchistes, en passant par les socialistes-révolutionnaires, tinrent des meetings en plein vent; malheureusement, cela n'alla pas sans dommage.

Mais, par la faute de la police, ces manifestations qui se déroulaient dans le calme, devinrent des troubles sanglants.

Dans la rue Paulska, l'infanterie chargea la foule, baïonnette au canon et de nombreuses personnes furent tuées ou blessées.

Dans la rue de Marshallkowska, des charges de lanciers et de cosaques, poursuivirent hommes, femmes et enfants sur les trottoirs, dans les couloirs des maisons, dans les boutiques où ils s'étaient réfugiés.

En représailles, la foule attaqua les bureaux des journaux tzaristes et après avoir brisé les vitres à coups de revolver, démolit les machines et les mit hors de service.

Et, dans toutes ces manifestations, au-dessus de tous ces cortèges, conduits très souvent par des prêtres, les drapeaux polonais flottaient, ainsi que des banderolles sur lesquelles on avait écrit : « Dieu sauve la Pologne! »

— Le régime tzariste me semble bien malade! disait Jacques Valbert à sa femme qui l'attendait en tremblant à l'hôtel, tandis qu'il partait dans la ville à la « chasse au papier », comme il disait.

Le général Doubikoff, gouverneur de la ville, avait proclamé l'état de siège et, en vertu de ses pouvoirs discrétionnaires, il profitait des troubles pour faire arrêter tous ceux qui étaient suspects au gouvernement. Le massacre des patriotes polonais fut tel, pendant ces tristes jours, que sous le coup d'une émotion bien compréhensible, au risque de passer pour suspects, les magistrats et les avocats de Varsovie, écrivirent au comte de Witte, une lettre de protestation...

Et le général Doubikoff dut démissionner, tandis qu'à la forteresse de Novo-Georgievsk, où l'on avait enfermé des centaines de prisonniers, une bombe était je-

tée dans l'appartement du gouverneur, qui fut tué net.

Et, pendant ce temps, des cortèges d'ouvriers promenaient dans les rues les cadavres de leurs camarades tués, en criant : « Vengeance! Vengeance! »

— Quel cauchemar! murmurait Solange, quand son mari lui rapportait ce qu'il avait vu. Les pauvres gens, mon Dieu! les pauvres gens!...

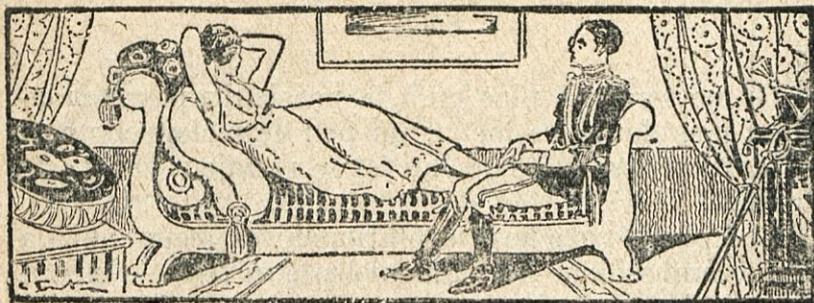
Une pitié immense la prenait pour ces misérables, hâves, mal vêtus, qu'elle avait vu défiler des fenêtres de l'hôtel.

N'était-il pas naturel qu'ils réclamaient du pain pour eux et leurs enfants?... N'avaient-ils donc pas le droit à la vie, comme les autres, qui se prélassaient dans des salons dorés,

— Oh! Jacques, disait-elle encore, nos ouvriers de France ne sont pas aussi malheureux?

— Non, non, répondait Jacques, quoiqu'il y ait, même en France, encore beaucoup à faire pour leur bien-être et leur bonheur.

« Mais, ajoutait-il, tant que ceux qui sont en haut ne comprendront pas qu'il faut que tout le monde puisse vivre, dans une société harmonieusement organisée, nous ne pourrons rien contre la violence, qu'elle vienne d'un haut ou d'en bas...



## CHAPITRE DCIV

### NOËL POLONAIS

Les fêtes de Noël approchaient et nos jeunes amis n'étaient pas encore parvenus à quitter la Pologne.

Toujours de nouveaux troubles, de nouvelles grèves, de nouvelles angoisses leur parvenaient. Et ils restaient là, campés dans cette ville étrangère, au milieu de gens qui leur étaient inconnus...

Cependant, grâce à l'amabilité des attachés de la Légation où Jacques Valbert avait retrouvé l'un de ses condisciples, les deux jeunes gens ne vivaient plus en marge de la vie de la cité.

Et, déjà partout, ils pouvaient constater que l'on faisait des préparatifs pour cette jolie fête de Noël qui est le plus doux sourire de l'année...

Et, dans cette année morose, au milieu des soucis angoissants de l'heure, la floraison des fêtes organisées pour Noël avait quelque chose de surprenant.

En un instant, Varsovie semblait avoir oublié la révolution, l'amertume du temps, l'émeute dans la rue, la foule prête à se ruer à la curée...

On ne songeait plus qu'à la poésie du passé. à laquelle, sans doute, se mêlait un peu de mélancolie à la constatation des places qui, au foyer, restaient vides...

Noël! Noël!

Les plus farouches révolutionnaires, ceux qui, la veille, brandissaient des étendards de révolte, s'en allaient, humbles et pieux, porter des cierges à la bonne Vierge Marie, et de même qu'ils chantaient le farouche chant révolutionnaire « Drapeau rouge », ils allaient entonner des hymnes à la gloire de l'Enfant divin...

« Il est né, le divin Enfant;

« Jouez hauboïs, résonnez musettes;

« Il est né, le divin Enfant;

« Chantons tous son avènement... »

Et les tribuns qui, sur les places publiques, dans les carrefours, prêchaient les droits du peuple, allaient céder la place aux bardes populaires évoquant les vieilles légendes...

Le peuple allait s'amasser autour des petits théâtres en plein vent, semblables à ceux où, au Moyen-Age, les escoliers de Lutèce célébraient les « mystères », des pantins représentant le roi Hérode, son épouse, le diable et la mort, seraient les acteurs applaudis d'un mélodrame séculaire et toujours également célébré.

Pendant ce temps, dans toutes les maisons, les cris de bonheur des enfants éclateraient autour des arbres de Noël, qui leur semble prestigieux avec ses mille chandelles allumées et ses branches étincelantes de mica et ployant sous le poids des joujoux.

Et, attendris, les plus sectaires feraient trêve, pour

écouter ces cris d'enfants : hélas ! ils sont rares les cris joyeux, dans la malheureuse Pologne !

Le lendemain, jour de la Saint-Etienne, une foule tumultueuse ira, par les rues des villes et les sentes des champs, accabler les riches, les nobles, les châtelains, d'une grêle de projectiles, projectiles très anodins, car ce seront des grains d'avoine...

En échange, les riches donneront le morceau de pain que leurs féaux réclament, morceau de pain traditionnel, offert de bon cœur, en souriant souvent avec attendrissement...

C'est ainsi qu'en Pologne, le 26 décembre, on rappelle la lapidation de saint Etienne, martyr.

Sous les voûtes des immenses cathédrales gothiques, la même scène se reproduira et les prêtres, clignant des yeux pour ne pas être aveuglés, malgré leur émotion, béniront les légers projectiles, et gravement, les paysans recueilleront ces grains bénis pour les mêler aux semences prochaines...

Hélas ! Noël, ce n'est qu'un jour...

Peu après, la Pologne redevenue triste et sombre, sentira de nouveau peser sur ses épaules la lourde chape de plomb qui l'écrase comme un linceul...

\*\*

Parmi les traditions et les coutumes polonaises, il en est de fort curieuses et aussi de fort touchantes se rapportant à Noël.

Lorsque la première étoile paraît au ciel, la veille du jour consacré, la famille se réunit pour partager le pain

asyme béni par l'église et tous les serviteurs, jusqu'au plus humble, prennent place à table, ce jour-là, à côté de leurs maîtres.

Puis, s'il y a des parents absents, et des amis intimes, présents dans le cœur des convives, qui n'ont pu assister à la fête, des parcelles de pain béni sont mises des côtés pour leur envoyer.

Ensuite, commence le repas qui, selon les prescriptions chrétiennes, doit être maigre : tous les mets traditionnels y figurent et les vieillards se souviennent avec mélancolie des Noël's d'autrefois.

La nappe a été placée sur une épaisse couche de foin et, rouges d'émotion, les jeunes filles, l'une après l'autre, tirent lentement un brin de dessous la nappe. Si le brin est encore vert, elles se marieront dans l'année qui vient; si l'est sec et jaune, c'est le célibat...

C'est aussi la veille de Noël que les filles à marier vont voir si les branches de cerisier qu'elles ont mises dans leurs vases le jour de la Saint-André, ont consenti à fleurir. La branche fleurie est un excellent présage de mariage et d'amour.

Enfin, à la sortie de la messe de minuit, chaque fille doit demander au premier garçon qu'elle croise son nom de baptême et ce nom sera celui du futur mari... Cette coutume doit déterminer bien des cœurs hésitants...

Quant aux jeunes gens, ayant écrit sur des cartes le nom des filles qui leur plaisent, ils enfouissent ces cartes sous leur oreiller, et, à l'aube, en s'éveillant, ils tirent au hasard une carte : c'est le nom de celle qu'ils doivent épouser.

Il existe aussi chez les paysans des croyances bizarres: par exemple, la nuit de Noël les animaux ont le don de la parole. Mais il ne faut pas chercher à s'en assurer, les téméraires, enfreignant cette défense s'exposent à perdre la vie. Ce fut ainsi, dit la légende, qu'un paysan

ayant voulu écouter ses bœufs parler entra dans leur étable et mourut de frayeur : le pauvre diable avait entendu les animaux se dire qu'ils le conduiraient le lendemain au cimetière.

Une autre légende que nul ne put jamais vérifier est celle-ci : l'eau des puits, à minuit précis, se change en vin... Mais pour assister au miracle, il faut n'avoir jamais commis le moindre péché véniel, de plus, à minuit, l'on est à la messe et qui peut assurer à quel moment il est minuit à la montre du bon Dieu... ?

Qu'ils sont charmants tous ces contes de Noël !

Comme ces vieilles légendes sont intéressantes à écouter au fond des isbas !

Des familles entières, précédées d'une grande étoile lumineuse, se sont rendues par les sentiers, couverts de neige, jusqu'à l'église, dont les vitraux flamboient au loin dans la nuit sombre ; et, après que tous, hommes et femmes, vieillards et enfants, se sont prosternés devant le nouveau-né, souriant dans la crèche et l'ont adoré avec cette foi primitive et ardente des slaves, ils sont revenus vers leurs isbas dans cette demi-obscurité qui peuple de fantômes les immenses steppes de neige.

La Vierge a protégé leur retour et a écarté les loups que Saint-Nicolas surveille bien mal et laisse sans cesse échapper de son farouche troupeau. Alors, heureux de se retrouver tous sains et saufs, dans la bonne chaleur de l'isba, autour du poêle qui ronfle, chacun à tour de rôle commence à conter une histoire fantastique : les auditeurs sont dans l'état d'âme voulu pour en bien goûter le charme merveilleux.

.....

Cependant, Jacques Valbert pensait à rentrer. II le

fallait. Une dépêche pressante lui était parvenue. Les choses se gâtaient sur la frontière de l'est.

Le soir de Noël, avec Solange, il s'était rendu à la fête donnée par la Légation, aux français de Varsovie.

On lui avait présenté le grand écrivain polonais, Henry Sieckewicz et celui-ci l'avait entretenu des événements polonais, sur un ton de modération qui lui faisait grand honneur.

— Mais, avait-il ajouté, ce que je crains ce sont les excès fomentés par la main étrangère...

— Comment, avait dit Jacques Valbert, vous craignez une ingérence étrangère dans votre mouvement d'indépendance ?

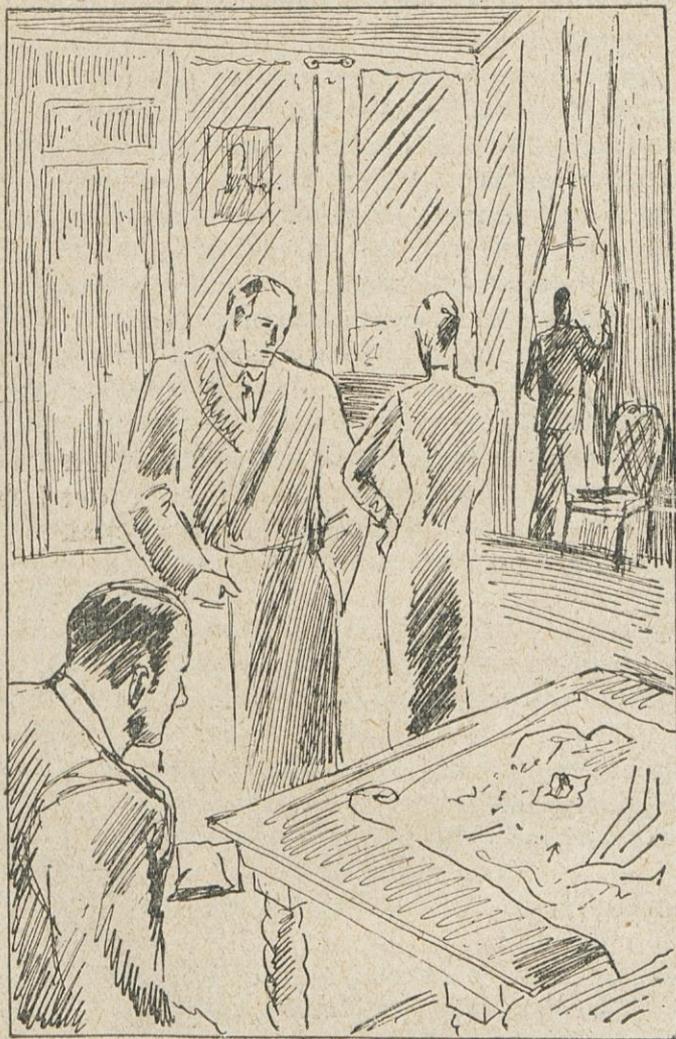
— Hélas, oui !... Parmi nos révolutionnaires, beaucoup sont des juifs. Le juif polonais est tout à fait estimable et je m'en voudrais d'en médire ; mais parmi eux se glissent de nombreux juifs prussiens... Et ce sont ceux-là qui me font peur, car notre révolte fait le jeu de l'Allemagne...

— L'Allemagne ?... dit rêveusement Jacques Valbert ; mais est-ce donc un épouvantail pour toute l'Europe...

— Hélas ! répondit le grand patriote polonais... Pour une grande partie... Voyez la fièvre qui est née chez vous à la suite de la visite que le Kayser a faite au Maroc... ? Pourquoi cet homme a-t-il prononcé des phrases à double sens, des propos qui ont fait croire tout de suite qu'une guerre était possible entre la France et l'Allemagne... ?

« Et pourquoi ?... Pour le Maroc ?... »

— Mais la France ne veut pas la guerre, répondit le journaliste parisien ; nos gouvernants jugent que ce serait folie de la déclarer à autrui et comme, d'autre part, elle n'a commis aucun acte pouvant inciter un autre pays à la lui déclarer, pourquoi l'Allemagne l'entreprendrait-elle... ?



*Et c'était là l'Etat-major de la Russie révolutionnaire.*



— Le Maroc... dit Sienczewicz.

— Sottise! riposta un peu violemment Jacques Valbert. Ce ne sont pas les négociations actuellement en cours au sujet du Maroc, qui pourraient justifier une guerre. Et puis, l'empereur Guillaume serait-il assez dénué de bon sens pour ruiner trois ou quatre cent mille commerçants allemands installés en France, sous le fatidique prétexte de sauvegarder les intérêts d'une quinzaine de négociants allemands installés au Maroc?...

— Mais, mon jeune ami, riposta Sienczewicz en souriant, le Maroc ne serait, en ce cas, qu'un prétexte...

— Alors, pourquoi?...

— Qui peut le dire, répondit le poète polonais. Guillaume II caresse un rêve d'hégémonie mondiale, c'est peut-être l'unique raison... Et n'oubliez pas l'exubérante population allemande. L'expansion est pour le peuple allemand une question de vie ou de mort et, à l'heure où les frontières se ferment...

— Mais que pourrait-il bien vouloir? Il a l'Alsace et la Lorraine; il dispute à l'Angleterre l'empire des mers; il est tranquille du côté de la Russie; son commerce est prospère, son industrie florissante...

« Et il irait compromettre ces résultats, cet acquis, dans une guerre dont l'issue serait problématique, avec le risque de voir l'Europe, inquiète, lui interdire toute nouvelle annexion, même s'il était victorieux?...

— La France n'est pas prête, dit le barde polonais d'un air pensif.

— C'est vrai, répondit le journaliste. Notre heure est passée. Il y a dix ans, nos effectifs sur la frontière de l'Est étaient plus élevés qu'aujourd'hui; il y a dix ans, l'Allemagne avait une armée moins nombreuse; l'état des esprits en France était plus favorable à une action militaire; cependant, il ne faut pas désespérer du caractère généreux, plein d'abnégation de notre peuple qui

sait admirablement se ressaisir aux heures du danger...

« Nous avons commis des fautes, c'est vrai, nous avons perdu des qualités, c'est encore vrai ; notre moral est entamé, nos frontières affaiblies, notre flotte inférieure, mais nous avons ce ressort infailible, qui est un puissant levier, la vaillance et la bravoure qui ont fait de nos soldats, hâves, déguenillés, les premiers soldats du monde...

— Oui, vous pouvez compter sur cela... Mais il est bon, cependant, de ne pas mésestimer ses adversaires... Les allemands sont forts, très forts, mon jeune ami... et ils me font peur, tant pour la France que j'aime comme ma seconde patrie, que pour notre triste et malheureuse Pologne!



## CHAPITRE DCV

### LE RETOUR DES PROSCRITS

— Alors, c'est vrai ?

— Quoi donc ?

— Le retour de Déroutède... ?

— Mais non, il n'a pas accepté sa grâce...

— Comment ça ?

— Non ; il a quitté Saint-Sébastien ; mais c'est pour se rendre à Vienne. Il a dit fièrement : « on ne grâcie que les coupables ! »

— C'est aussi ce qu'avait dit Dreyfus...

— Oui, mais comme Déroutède est riche et que rien ne le rappelle en France, il va faire sa cour au prétendant.

— Grand bien lui fasse ! Et les autres ?

— Les autres ? André Buffet et de Lur-Saluces sont rentrés en France ; ils sont moins fiers que leur collègue d'exil...

Cette conversation ou d'autres similaires avaient lieu un peu partout.

Le Sénat avait voté l'amnistie des condamnés de la

Haute-Cour et elle venait jeudi dernier devant la Chambre qui devait la voter sans discussion.

Les sénateurs et les députés s'étaient mis d'accord pour reconnaître que cette mesure de clémence et d'oubli s'imposait.

Malheureusement, un député de la droite, M. Lasies, était venu mal à propos brouiller les cartes et faire avorter le projet en discussion.

Au cours du tumulte qui s'en était suivi, M. Bertheaux, ministre de la Guerre, avait déclaré qu'il retirait sa signature de la proposition d'amnistie, présentée par le gouvernement.

Cette résolution avait déterminé une suspension de séance, à la suite de laquelle le président du Conseil vint lire le décret de clôture de la session.

L'amnistie était donc ainsi reculée à la rentrée du Parlement ; cependant, M. Rouvier avait pensé bien faire en faisant signer un décret de grâce au Président de la République.

Malheureusement, ce bon mouvement, avait été très mal pris par Déroulède et ses amis.

Et, en apprenant la résolution du grand tribun, M<sup>r</sup> Loubet avait soupiré :

— Qu'il est donc difficile de faire plaisir à tout le monde !...



Dans le même temps, le monde colonial était en deuil d'un grand explorateur.

**M. de Brazza venait de mourir à Dakar.**

Celui qui avait donné à la France la plus belle de ses colonies venait de mourir à la tâche ; mais il ne mourait pas tout entier, puisque, par ses soins, le Congo était maintenant une colonie prospère, possédant des millions de réserve, ayant des factoreries, des postes où lentement, mais sûrement, la civilisation s'infiltrait.

... ..

L'année s'achève, triste, grise...

Cependant, dans les restaurants parisiens, on réveillonne avec entrain.

— Noël ! Noël !

Ce n'est Noël qu'une fois l'an !

Et les cloches des églises, dans la nuit claire et froide, tintent, appelant les fidèles à la prière...

« Il est né le divin enfant... »

Mais dans les rues glaciales, où siffle la bise qui pince, de vieux hommes, des femmes en haillons, spectres misérables, vont...

Ils vont, les misérables sans-logis ; ceux qui, sans feu, sans fourrures, doivent vivre la saison dure.

Et pour ceux-là, Noël est un jour de détresse... d'autant plus détestable qu'à leurs narines monte le fumet des mets succulents que les autres dévoreront...

— Noël ! Noël !

Est-ce Noël pour le chemineau qui va tomber sous une porte, est-ce fête pour le pioupiou qui, sous la bise froide, monte la garde ; est-ce Noël pour les petits qui, dans les mansardes sans feu, n'ont même pas eu de quoi dîner...

Charité, charité divine, qu'il y aurait donc à faire en ce jour de Noël...

Mais la divine charité ne connaît que les pauvres qui se pressent sur les marches glissantes des églises, ceux qui tendent la main, ceux qui exhibent leur misère...

Mais celle qui se cache... ?

Et les poètes inspirés, en ballades troublantes, chantent cette année-là la ballade du pauvre gueux...

.....

« De la tombe encore fraîche où l'an défunt repose, le nouvel an surgit... »

Hélas ! le couchant garde une teinte rouge, la route parcourue est pleine de douleurs et celle à parcourir est affreusement sombre...

Et cette année 1906 s'ouvre sur un procès à retentissement : celui des antimilitaristes.

Sur le banc des accusés, il y a Gustave Hervé, le directeur de la Guerre Sociale ; la farouche Numietska ; Urbain Gohier ; d'autres encore...

Tous sont prévenus d'encouragement de militaires à la désobéissance et tous sont condamnés.

Le septennat de M. Loubet s'achève.

Le Congrès de Versailles, encore une fois s'ouvre et c'est M. Fallières, que le Congrès acclame...

Pendant ce temps, la conférence d'Algésiras siège ; l'Europe de l'Est continue à s'agiter ; mille bouleversements l'agitent : le gouvernement hongrois dissout son Parlement ; le roi Edouard VII vient visiter la France...

Mais juste à ce moment, le monde du travail est dou-

loureusement ému par les catastrophes minières de Courrières et de Billy-Montigny.

Des grèves éclatent simultanément dans tous les bassins miniers...

Encore une fois, l'épouvante qui naît de la vie du mineur, pénètre tous les cœurs ; encore une fois le monde s'émeut de pitié à la pensée de ces parias condamnés à mourir souvent au fond des fosses...

Hélas !...

Paris, lui-même, entre dans la danse. Ce sont les fonctionnaires des Postes qui déclenchent la grève et il faut faire assurer par la troupe la distribution du courrier.

Et comme si tout cela ne suffisait pas à jeter de la misère et du sang sur le monde, des catastrophes, un peu partout, surgissent...

C'est à Toulon, le vaisseau-école « La Couronne », qui fait explosion.

C'est le Vésuve, qui fait éruption...

C'est la terre qui tremble à San Francisco, tandis que la ville s'enflamme...

Ce sont les émeutes du 1<sup>er</sup> mai...

C'est, à Madrid, l'attentat contre Alphonse XIII, le jour de son mariage...

Tant de faits, tant de tristesses, tant de sang...



Enfin, cette triste année eut aussi ses jours fastes.

En juin, le procès en révision d'Alfred Dreyfus vint devant la Cour de Cassation.

Il ne s'agissait plus cette fois de recommencer le procès avec les mêmes débats, les mêmes témoignages ; la Cour de Cassation jugeait en dernier ressort et sur les pièces du procès.

Pendant des mois, des juges avaient, de nouveau, étudié les pièces du dossier ; pendant des mois, on avait examiné froidement, sévèrement tous les témoignages des procès antérieurs et l'opinion des juges était faite.

Comme le public, ils savaient maintenant que cet homme avait été injustement persécuté ; qu'il avait été condamné sur des pièces falsifiées, sur de faux témoignages.

Le débat public commença le 15 juin.

Alfred Dreyfus, assisté de M<sup>e</sup> Mornard se présenta devant la Cour, composée de quarante-huit juges, choisis parmi les plus éminents de France.

Ils devaient prononcer le jugement suprême dont personne ne pourrait faire appel...

Et l'avocat-général se montra sans tendresse pour ceux qui avaient témoigné faussement, pour ceux qui avaient accablé le malheureux Dreyfus.

Il se montra si dur que l'en prêta au général Mercier le propos suivant :

— Cet avocat général serait plus à sa place à l'île du Diable qu'à la barre du Tribunal !...

Mais quelles que fussent les passions qui s'acharnaient contre Dreyfus, la cause était dès maintenant jugée : la complète innocence du malheureux capitaine éclatait à tous les yeux et était reconnue officiellement par le tribunal.

Néanmoins l'avocat-général tint à souligner complètement la conviction du Gouvernement.

Il parla longuement, dans le silence d'une assistance recueillie que l'on devinait prête aux applaudissements et aux vivats.

Puis, il se rassit et le président donna la parole à M<sup>e</sup> Mornard, qui avait remplacé M<sup>e</sup> Labori, comme avocat de Dreyfus.

Cette plaidoirie n'en pouvait être une, étant donné la conviction du Tribunal, mais M<sup>e</sup> Mornard tenait à préciser certains détails.

Ce fut en ces termes qu'il s'exprima :

« Monsieur le Président, Messieurs,

« Je n'ai pas à plaider...

« Je me rallie à deux mains à la thèse soutenue par l'honorable avocat-général qui, au nom du gouvernement, vous a requis d'acquitter le capitaine Dreyfus qui se présente devant vous pour vous entendre proclamer son innocence et le réhabiliter...

« Il y a douze ans, Messieurs, que le capitaine Dreyfus a été injustement condamné par un Conseil de Guerre et il a fallu tout ce temps pour que son innocence soit publiquement reconnue, ici !...

« Douze ans !

« Voltaire, au temps de l'affaire Calas, n'en avait mis que trois à faire réhabiliter les malheureux protestants de Toulouse, accusés d'avoir tué leur fils converti au catholicisme !

« Mais, heureusement, Dreyfus a pu surmonter toutes les tortures qu'il a eu à subir du fait de cette injuste condamnation et c'est indemne qu'il se présente aujourd'hui devant vous !

« La grandeur de la justice française, messieurs, est justement dans le fait qu'elle accepte de reconnaître l'erreur dont elle s'est rendue coupable.

« Ce terrible et inique jugement de 1894 va donc être annulé par l'arrêt de la Cour de Cassation... malgré la confirmation de ce jugement par le tribunal de Rennes, il y a huit ans.

« Les événements qui se sont déroulés autour du mal-

heureux capitaine, en ces douze terribles années, en ont fait le centre d'un véritable drame historique... Cette erreur judiciaire, qui eut été un grand malheur si de nobles âmes ne s'étaient attaquées à elle, va être réparée...

« Je m'en félicite hautement, Messieurs, car si une erreur judiciaire, reconnue erreur par tous, n'était pas réparée, ce serait la condamnation de la Justice sociale; ce serait un crime monstrueux, signe avant-coureur de la décadence d'un régime...

« Mais, aujourd'hui, nous sommes tout à la joie...

« Après nous être heurtés, pendant des années, à des obstacles sans nombre, après les luttes sans merci qui se sont déchaînées et ont bouleversé jusque dans ses profondeurs la vie de la Nation française, brisant même les liens sacrés de la famille, semant partout la discorde et la haine, après avoir été les spectateurs impuissants de ce grand drame, dont la scène était notre Patrie, nous allons enfin, aujourd'hui, saluer le triomphe de l'innocence, de la vérité et de la Justice !

« Messieurs, le jugement que nous attendons de vous, ce n'est pas seulement un arrêt de justice ; ce n'est pas seulement le jugement d'une Cour suprême, c'est l'acte de réhabilitation d'un homme dont l'innocence a été méconnue, dont le droit a été violé pendant ces longues années.

« J'attends de vous, Messieurs, une réparation éclatante ; le dédommagement que l'Etat doit à l'innocent, injustement persécuté ! »

L'avocat se tut, se rassit, au milieu d'un murmure approbateur, fusant de tous les coins de la salle.

Mais Alfred Dreyfus s'était dressé à son banc.

— Monsieur le Président, voulez-vous me permettre d'ajouter un mot à la brillante plaidoirie que vient de prononcer M<sup>e</sup> Mornard ?

Le président fit un signe d'approbation :

— Messieurs, commença le capitaine, je tiens à remercier hautement M. l'avocat général et M<sup>e</sup> Mornard des bonnes paroles qu'ils ont prononcées. Mais j'ai quelque chose à ajouter : Je suis un soldat ; mon existence, tout entière, je l'avais vouée au service de la Patrie...

« La Patrie a le droit de tout prendre à un soldat : vie, santé, fortune, bonheur, avenir... Je lui ai tout sacrifié...

« A l'île du Diable, j'ai supporté les pires angoisses ; le malheur ; les tourments les plus atroces, du même cœur que j'eusse supporté ceux d'une campagne...

« M<sup>e</sup> Mornard a réclamé pour moi un dédommagement...

« Je n'en veux pas !... La Patrie ne me doit rien... Je n'accepterai aucune indemnité, aucun dédommagement matériel...

« Je ne veux rien... rien autre que mon honneur ; mais je le veux tout entier et sans tache...

« Car il est l'héritage inaliénable de mes enfants !... Sa voix se brisa d'émotion.

Cette fois, la salle n'y tint plus ; elle éclata en vivats prolongés.

— L'audience est suspendue, dit le Président. La Cour va se retirer pour délibérer.

Une demi-heure plus tard, les juges rentraient en séance.

La Cour allait rendre public son jugement.

Le président se leva et, d'une voix grave, il prononça :

— Après avoir examiné tous les faits de la cause et les jugements qui ont précédé celui-ci, la Cour, estimant qu'une erreur judiciaire a été commise en 1894, par le Conseil de Guerre, qui a jugé le capitaine Alfred Dreyfus, et que cette erreur a été confirmée en 1898 par la Cour de Rennes, annule ces deux jugements et reconnaît

l'entière innocence du capitaine Alfred Dreyfus...

— Bravo! crièrent plusieurs voix.

— Vive Dreyfus!

La sortie fut tumultueuse. Sur le boulevard, la foule, dans les rangs de laquelle avait aussitôt circulé la nouvelle, fit une ovation au capitaine Dreyfus qui sortait, appuyé au bras de M<sup>e</sup> Mornard.

Pendant ce temps, la nouvelle, courant sur tous les fils télégraphiques du monde entier, pénétrait dans tous les bureaux de presse, parcourait le globe, comme une traînée de poudre!...

— Dreyfus est innocent, innocent...

.....

Lucie, à la demande de son mari, n'était pas venue au Tribunal.

Elle l'avait attendu, pleine d'impatience, assise auprès des enfants et de sa mère. Puis, Mathieu et Nini étaient venus avec le père.

Enfin, vers six heures, un coup de sonnette vibrant.

— C'est lui! cria Lucie, se précipitant.

Mais ce n'était que Paul Valabrègue, apportant la grande nouvelle.

— Et Alfred? demanda la jeune femme, déjà inquiète.

— Il vient avec M<sup>e</sup> Mornard.

— Enfin! soupira Lucie, se rasseyant.

Une atmosphère joyeuse, comme ce salon n'en avait pas respiré depuis des années, emplissait la pièce.

Enfin, un coup de sonnette, une voix mâle, un pas ferme et la porte s'ouvrit devant le capitaine.

Son visage était radieux :

— Lucie, ma chérie!

— Mon Alfred!

— Enfin, mon honneur m'est rendu! Mon nom est réhabilité!

Elle était dans ses bras et elle pleurait, infiniment heureuse...

Puis elle détacha son étreinte.

Dreyfus prit ses enfants dans ses bras, embrassa son frère, son neveu, ses beaux-parents...

— Le bonheur, enfin!...

## CHAPITRE DCVI

### L'ORDRE REGNE A VARSOVIE

Jacques Valbert et sa jeune femme étaient toujours prisonniers dans Varsovie en état de siège.

Néanmoins, les nouvelles de la Russie, en révolution, leur arrivaient assez régulièrement et les deux jeunes gens ne désespéraient pas d'en sortir un jour.

Jacques, grâce à l'ambassade de France, parvenait à expédier ses articles assez régulièrement à son journal et comme la matière ne lui faisait pas défaut, il en profitait.

La dissolution de la Douma et le changement de mi-

nistère constituaient des événements sensationnels. Ces mesures anticonstitutionnelles produisaient dans le peuple de Russie un effet désastreux.

Les partis révolutionnaires allaient avoir beau jeu pour exploiter les contradictions et les incohérences d'un pouvoir qui, après avoir rejeté le régime autocratique et accordé la représentation nationale, la supprimait à la première occasion.

Les partisans de l'absolutisme reprochaient aux membres de la Douma leur indépendance ; ils les accusaient d'être des énergumènes et des révolutionnaires.

La cause principale de cette dissolution est à chercher dans la violence des troubles agraires qui agitent toutes les provinces de l'empire.

Le ministère voulait rester fidèle à la consolidation de la propriété rurale, et le gouvernement avait rejeté la formule de l'expropriation, placé la propriété individuelle sous la sauvegarde des lois et refusé de voir que le remède du mal agraire consiste à multiplier les surfaces cultivées et à relever la condition économique des paysans.

Mais le gouvernement a temporisé, attendu et, finalement prononcé la dissolution de cette Douma, si chère au cœur du peuple russe qui voit en elle la manifestation de son délire d'indépendance et de sa fringale de liberté.

Quoiqu'il en soit, la Douma dissoute, les députés réfugiés en Finlande ont expédié au peuple russe un manifeste, signé par tous les députés, à l'exception du comte Heyden et de M. Stakovitch.

Cet acte impolitique, au premier chef, a entraîné, naturellement, de nouveaux troubles, dans cette malheureuse Russie.

Le jeudi 25 août, Mme Stolypine, femme du ministre recevait dans sa villa, située dans une des îles de la Néva, de nombreux visiteurs.